

Il rangea ses affaires dans sa sacoche en cuir, sur fond de dernière sonnerie de classe avant les grandes vacances et dit : « Bon, maintenant que vous savez tous d'où l'on vient, j'espère que chacun d'entre vous vivra son existence à sa manière, selon qui vous êtes, dans le respect de ce que l'on vous a appris. Bien sûr. Sinon, bel été à tous ! ».

Ainsi pour ce prof, à l'allure de prophète laïc, il était temps de nous renseigner sur nos véritables origines. À savoir qu'avant d'être une humanité, nous étions une colonie bactérienne qu'un chaos libéra des abysses. Des vies dès lors en surface, qui ont muté, se sont multipliées, toutes reliées les unes aux autres par l'amour, à la lumière des étoiles.

Et ma foi, je dis oui. Et ma foi, j'applaudis. Car, en effet, quel joli conte sur le rêve libéré de son crépuscule. Quelle démonstration magistrale pour avoir tenté de faire de ce mensonge, leur amour à eux, une vérité universelle. Car non, j'aurais dû lui hurler, qu'il ne m'est pas permis, à moi, de vivre mon existence comme je le souhaiterais, voire que son enseignement ressemble un peu à du charlatanisme, à une triste farce sur l'exclusion, saupoudrée de

tolérance feinte. Certes, pour connaître son empathie naturelle, à ma colère, je parie qu'il aurait répondu : « Mais enfin, depuis quand cette saugrenue idée, mon cher Léo ? ». Empathie à laquelle il m'aurait fallu répliquer : « Mais depuis à la seconde, mon cher professeur, ou l'on a moqué mes défauts, pointé mes faiblesses ; depuis que l'on a déversé sur moi votre abjecte morale du dominant ; depuis que l'on m'a taxé de sale petit pédé (je n'ai pourtant rien avoué, je vous assure), pour avoir imploré de ne pas sauter du plongeoir. Enfin, vous voyez, depuis qu'on m'aime, quoi », je lui aurais souri. Supplique qu'ont traduit, d'ailleurs, mes camarades en pleurs de fille, ça aussi j'aurais pu lui dire, sous le regard d'un de ces pions, maître-nageur à ses heures perdues, — remarquez jusqu'où se loge leur mépris pour notre jeunesse —, qui, après coup, il est vrai, osa leur demander s'il n'est pas allé trop loin en m'ayant poussé dans le dos. Moi qui, à tout juste quinze ans, ne sais pas nager, ça aussi je lui avais pourtant bien dit, et ne le saura sans doute jamais.

D'accord, peut-être aurais-je dû aller à la confrontation avec ce prof si bienveillant. Attendre que la classe se soit vidée pour l'émouvoir avec mon incapacité à me défendre, tétanisé que j'étais. Allez savoir. Mais dans ce cas, peut-être aussi il aurait donné raison à ces trois brutes pour m'avoir montré, sous la douche, la voie qu'on me destine, pareil à ces chatons noyés par milliers, dans les toilettes de ces familles remplies d'amour, pour être nés sans agrément du droit de vivre. Ou alors, peut-être — après tout il n'est qu'un homme parmi les hommes —, il m'aurait trouvé perfide, de la classe des faux-semblants, celui qui joue le rôle du pas-comme-les-autres pour se faire remarquer ; celui qui refuse de s'intégrer ; celui qui aurait

dû sauter, malgré sa vision de son crâne explosé au fond du bassin ; celui qui n'a de valeur que le chaos ; celui qui crève de jalousie de ne pas appartenir à la norme ; celui qui méprise son savoir. Ou alors, il m'aurait classé parmi les autodestructeurs, celui qui se nourrit de la peur pour être plus fort, porte en lui la magie noire de faire rougir ses joues, de pleurer sur commande. Ou bien, peut-être n'a-t-il aucune vision de moi, sans réponse sur lui-même, ainsi, dans son regard, un Léo invisible et une part de tous les autres à la fois, à qui on ne promet rien sinon des leurres de bonheur. Et ma foi, il aurait pu me dire tout cela, je n'en aurai pas fait cas. Puisqu'à Siegeer, mon amoureux, j'inventerai une chute idiote pour justifier ces bleus. Pour ne surtout pas donner raison à sa peur d'être celui dont on teste la résilience en exécutant son bien-aimé, comme on fusille les amants en temps de guerre, comme on méprise les faibles en temps de paix, comme on va nous obliger à nous dire adieu, ce samedi 3 juillet 1982, dans la honte de la soumission absolue.

Bref, je plonge dans une sévère morosité, à mesure que les heures défilent, à espérer qu'il apparaisse enfin.

Décidément, quelle espiègle, cette attente, je ris, à observer ma montre LCD bloquée sur 19 h 39. L'heure de la résistance, j'ironise même. Et encore, il y a plus farceur que le temps, puisqu'une envie soudaine d'écrire vient de me saisir, là, à l'instant, comme si mon sang devenait encre. À moins que l'infirmière m'ait injecté un protocole de survie, sorte de sérum mystérieux pour atténuer mon désespoir de ne pas voir surgir Siegeer, il est vrai, le seul remède qui peut agir sur moi. Et encore, il y a plus incompréhensible ; l'intensité de ces mots, lesquels m'ont toujours torturé. Tout comme je suis perplexe sur leur manière d'imprégner les feuilles de mon carnet de poche, de plus en plus avec nervosité. Oui, incroyable ! Des mots qui façonnent des souvenirs heureux, comme si, déjà, ils voulaient me consoler de notre future séparation. Que oui ils veulent sûrement parler de ça, je m'affole, à voir comment ils donnent sens à ma passion pour lui, du sien pour moi, à notre vie enfouie l'une dans l'autre, dans cette cité HLM au nord-est de Nantes. Une ville d'eau avec des zones de béton et poussière, je vous le promets, où l'on y dort, on y entre, sans probabilité d'en sortir. D'ailleurs, sommes-

nous seulement vivants, notre amour déjà lui-même enterré par notre propre lâcheté.

Cela étant, je me dis, logique cette plongée par les mots, dans le manque à venir, puisque durant cinq semaines, on nous aura éloignés. Même si, à notre âge où tout grandit si vite, le corps et ses pulsions, on nous promet des vacances de plaisirs, de découvertes, d'amour. Oui, on m'a dit ça. L'amour, en principe, oui. L'amour à travers le regard de leur normalité, cela va de soi, quand la mienne m'en fait vivre un, d'une manière prodigieuse, depuis trois ans, dans les bras de ce joli brun ténébreux, délicieux garçon de mon âge, à la peau douce et laiteuse, et que je dois donc attendre, là, docile, dans le clair-obscur de notre tanière. Une ancienne chaufferie située au sous-sol de sa barre HLM. Puisqu'il nous faut nous effacer pour continuer à exister, à chérir la chair. Puisqu'il nous faut maculer de secret nos états d'âmes de petits pédés, nos baisers, nos joies, nos pleurs, nos adieux, ce sentiment confus et puissant qu'ils nomment amour. Puisqu'il nous faut partir en vacances, chacun de son côté, et en revenir sans espoir de briser cette cruelle injustice d'être l'étranger de l'autre.

Oh, je sais bien que j'ai tendance à tout exagérer, mais la haine envers nous est si palpable, si prégnante qu'il suffirait de nous appeler « Chéri ! » dans les cages d'escaliers, au sein de notre famille, pour que surgissent nos assassins. Alors, oui, sinon venez le constater vous-même, il est humain que j'en vienne à me questionner sur ce qui provoque son retard et pourquoi cette envie d'écrire. Pour quelle raison on ne me le rend pas et pourquoi les mots me viennent comme ça. Pour quelle raison mon corps a froid, quand ma main compose à la craie son nom sur les murs. Ce nom que je lui ai trouvé, il y a trois ans, sur sa

demande, et qui depuis, il est vrai, l'autorise à vivre sa pleine existence sans remords, dans l'authenticité de son soi, comme s'il s'appriivoisait un peu plus chaque jour, mais toujours en silence. Bien sûr en silence. Tout est si fragile, notre vie, notre histoire, si menacés, lui et moi, de toute part. D'ailleurs, de plus en plus fort, ma main tremble sur les mots de son absence.

Vrai aussi, j'ai peur.

Si peur de cette plongée dans notre inconnu.